

TEODOR MALOVITCH

L'HIPPOCAMPE
ET LE FUMIER DU
DIABLE

© TEODOR MALOVITCH, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Chapitre 1

« Est-ce que je me suis trompé de pays en naissant ? » L'air navré, Kanislavski se posait continuellement cette question. Cela faisait longtemps qu'il ne comprenait plus le monde où il vivait. Il était en permanence un homme en proie au désarroi, au doute, au questionnement. Il ressemblait à un chien errant, perdu, qui vagabonde à tâtons sur des sentiers improbables, traversant des vallées et des champs détrempés pour rejoindre une cité ici, un bourg là-bas, essayant d'attraper un os dans une écuelle au fond d'une cour de ferme, avant d'en être chassé par des coups de fusil. Avec son pas hésitant, incertain, on aurait dit un aveugle sans son bâton blanc, qui essaie de ne pas trébucher sur le chemin montagneux, évitant au possible les cailloux qu'il sent rouler sous ses chaussures et qui pourraient le faire chuter dans le précipice, dans le vide. Ah, le vide, le néant, c'était pourtant toute son existence, mais comme une bête animée par l'instinct de survie, il en avait peur. Alors il s'accrochait, il serrait les dents, oubliant le vertige angoissant qui l'appelait, et il s'obstinait à garder le cap, quel qu'il fût, mais un cap, le plus droit et le plus prévisible possible. Chien errant ou aveugle estropié, il était comme un marin égaré en plein océan, sans compas ni boussole qui, après avoir essuyé moult tempêtes, typhons, ouragans, et avoir guerroyé avec quantité de pirates, trafiquants et voleurs en tout genre, cherche désespérément à regagner la terre ferme pour y trouver un peu de quiétude.

« Est-ce que je me suis trompé de pays en naissant ? » ressassait-il comme un fantôme maudit. Après quelques secondes de méditation où il mâchouillait son amertume, il reprenait : « Il me

faut des clés pour comprendre le monde d'aujourd'hui. Je suis comme le propriétaire qui n'aurait pas les clés de sa maison, qui ne peut ni la visiter ni l'habiter. Il reste au-dehors comme un idiot ; il en fait le tour, il essaie de trouver une fenêtre ouverte pour s'y introduire, mais rien, il ne trouve jamais le moyen d'y pénétrer. Il n'y a pas non plus de mur à escalader, ils sont trop hauts. Alors il en est réduit à observer, à attendre et à subir. C'est vraiment agaçant de ne pas avoir les clés de sa maison ! On ne peut pas dire qu'elles sont "perdues", car ne les ai-je jamais possédées ? Et puis en réfléchissant un peu, est-ce que j'ai vraiment envie de rentrer dans cette maison ? Est-ce que j'ai vraiment envie de l'habiter ? J'ai beau tourner tout autour, aller, venir, épier une lumière qui s'allume, guetter une porte qui s'ouvre, franchement, ça ne me donne pas envie d'y aller. Je crois que je m'y sentirai toujours un éternel étranger... » Puis, après un répit, il concluait : « Bon, ce n'est pas tout ça, mais il faut continuer son chemin, le voyage est long. »

Kanislavski n'avait pas de temps perdre. Cet après-midi-là, il avait rendez-vous avec Hector près du pont Charlemagne. Il ne connaissait pas cet Hector, il le rencontrait pour la première fois. C'était un agent de contact, un autochtone du pays dont on venait de lui indiquer le nom à la gare la plus proche et qui était censé lui apporter des informations précieuses pour le bon déroulement de son voyage. Alors son baluchon sur le dos, il hâta le pas en direction des faubourgs. Il se trouvait à Praguiev, la capitale du Djitchikartan. Il mettait les pieds pour la première fois dans cette ville et ce pays. Bien qu'il fût un infatigable voyageur, cette partie du monde lui restait étrangère. Il avait juste étudié quelques cartes routières et observé attentivement le vol des cigognes pour s'assurer de la bonne direction. Pour la mission qui l'attendait, ces méthodes rudimentaires d'orientation étaient bien suffisantes, d'autant qu'il était aguerri par des années de randonnée sportive dans des montagnes de haute altitude, des jungles hostiles et des steppes arides. Il se défiait par-dessus tout des technologies dites « modernes » qui égarent plus qu'elles n'éclairent, qui transforment l'individu en handicapé, en assisté, qui l'amputent de l'intelligence instinctive du mammifère qui

sait, lui, distinguer le nord du sud et l'est de l'ouest, évaluer le dénivelé d'un terrain, l'altitude d'un sommet ou la profondeur d'une plaine, simplement en ouvrant les yeux, en reniflant l'air et le vent, et en usant ses godasses. Il méprisait très souvent l'homme des grandes villes qui était devenu, selon lui, un infirme ridicule, un pitoyable énergumène sans cervelle qui aurait inspiré pitié au moindre cloporte.

Enfin, il n'y pouvait rien, et il devait clopin-clopant rejoindre au plus vite le centre de Praguiev. Il se souvenait juste, pour l'avoir étudié il y a longtemps au lycée, que cette ville avait abrité un écrivain célèbre. Son nom ne lui revenait pas, mais son œuvre, elle, continuait de le marquer par des impressions fortes. Il était mort jeune, se rappelait-il, dans la pauvreté et l'anonymat. Il avait bien l'intention de questionner Hector sur ce personnage qui avait rendu cette ville illustre quand, à titre posthume, son talent fut reconnu. Peut-être pourrait-il visiter sa maison natale et relire quelques pages de ses romans dont l'intelligence éclairait si souvent sa route incertaine.

Mais roman ou pas, son chemin vers Praguiev n'était pas une romance. Alors qu'il apercevait au loin la tour squelettique et sombre d'un château qui était plantée dans le centre-ville, il devait d'abord affronter un boulevard périphérique où le cortège bruyant et puant des voitures et des camions constituait un rempart encore plus infranchissable que l'ancienne fortification du Moyen Âge, dont il ne restait que des ruines. Autre temps, autres mœurs, mais problème identique : pour atteindre le cœur bourgeois de la cité, il allait falloir guerroyer et ruser. Cela ne l'effrayait pas, il était habitué à se battre, mais il était quand même affligé. Face à cette ville pourrie par les bagnoles, les chantiers qui n'en finissaient pas, les constructions de tours en béton inachevées, avec leurs poutrelles en acier rouillé qui pointaient comme des lances, le paysage faisait penser à une mâchoire édentée et grande ouverte qui était traversée par un entrelacs anarchique de tuyaux, de gazoducs, d'oléoducs, de boulevards circulaires, de rocadés, de tunnels, de carrefours à sens giratoire, de ceintures périphériques, de métros aériens, de

tubes digestifs continuellement obstrués par des déchets ; bref, une vaste et complexe termitière parcourue par un méli-mélo de tubulures en acier, où des insectes voraces allaient en tous sens, remontant de l'œsophage jusqu'à la cavité buccale, y ravageant de manière forcenée et indifférente le palais usé et les rares dents encore debout, arrachant au passage les derniers lambeaux de langue et les guenilles de lèvre qui pendaient inertes. Enfin voilà, c'était la bouche d'une ville moderne, sa porte d'entrée, une gueule béante comme un haut-fourneau qui tenait lieu de *welcome aboard*. Cette vision cauchemardesque donnait le tournis à Kanislavski, il en éprouvait des nausées, des fièvres. Il était toujours épouvanté par le spectacle de ces villes écorchées, les tripes à l'air, avec ses membres désarticulés et ses cris si nombreux qu'on ne les entend plus. Il était à la fois consterné et révolté par ce qui lui évoquait un corps humain éventré et purulent après une intervention chirurgicale ratée, et qui continue à agoniser au fond d'un bloc opératoire de fortune. Cette jungle urbaine, c'était la même ambiance que dans le tableau de Jérôme Bosch, *l'Enfer*.

Alors plutôt que d'être brûlé vif par un lance-flammes ou d'être englouti tout cru par un tube digestif imbécile, il fallait s'enfuir d'urgence, vite, il fallait trouver une issue de secours, une *emergency exit*. Au bord de l'évanouissement, à cause des camions qui circulaient à grande vitesse sur la voie expresse, il tourna la tête à droite, puis à gauche, cherchant désespérément une indication, un chemin, quand tout à coup une rafale de vent violent le projeta à terre. Il chuta de tout son poids et roula comme une boule jusqu'au terre-plein du boulevard périphérique. Sonné par le choc, mais indemne, il fut surpris de se retrouver nez à nez avec une colonie d'escargots qui allaient bon train. « Mais qu'est-ce que ces gastéropodes viennent foutre ici ? » se demanda-t-il incrédule. Il se frotta les yeux plusieurs fois pour être sûr qu'il n'était pas victime d'une hallucination, mais vraiment, il n'y avait pas d'erreur possible : il assistait bien à la migration impassible mais déterminée de toute une file d'escargots dont il ne voyait pas la fin. Il était stupéfait par cette transhumance incongrue, à seulement quelques mètres de

l'autoroute où roulaient des semi-remorques au vacarme assourdissant. C'était finalement plutôt sympathique de croiser ces étonnants compagnons de voyage. Intrigué par ce phénomène, il les observa cheminer. Tout comme lui avec son baluchon, ils portaient leur fardeau sur le dos. À la couleur blanchâtre de leur coquille, et à leur tête surmontée de quatre tentacules, il se rendit compte qu'il s'agissait de vulgaires escargots de Bourgogne, autrement dit les plus « pros » de ces gastéropodes. Cela les rendait d'autant plus attachants. C'est vrai qu'avec leur rythme laborieux et leurs trognes sérieuses, ils avaient tout du casseur de cailloux qui s'en va à l'usine. Mais à ce propos, où allaient-ils exactement, tous ces *Helix pomatia* ? Kanislavski se tourna vers la tête du convoi et s'aperçut qu'ils allaient tous en direction d'un trou noir de petite dimension. En s'avançant, il reconnut l'entrée d'un tunnel. « Mais c'est bien sûr ! s'exclama-t-il, je comprends tout... C'est le canal de dérivation destiné aux animaux ! Quand la ville a construit cette foutue autoroute, les architectes ont été obligés de prévoir un passage pour les bêtes. Car, avant l'installation de ce périphérique, il y avait sûrement une zone naturelle qui entourait la ville, et les écolos du coin ont dû gueuler. Ils ont protesté contre la blessure irrémédiable que le tracé de la route allait causer à l'écosystème. Et alors ils ont obtenu de minimales concessions pour les bestioles. Je vois, je vois... »

Kanislavski ne se trompait pas. Lors de la construction de la voie expresse qui devait moderniser l'antique cité et faciliter la circulation des marchandises, le cahier des charges, après de multiples batailles juridiques qui avaient duré sept ans, avait prévu en son article 25 une servitude de passage pour les « espèces vivantes non bipèdes, dépourvues d'un permis de conduire, ou non titulaires d'un titre de transport, tel que le pass Navigo ». C'était une aubaine pour lui ! Grâce aux escargots, il venait de trouver un moyen extraordinaire pour traverser la rocade et rejoindre dare-dare le centre-ville. Évidemment, cette opération était illégale en vertu de l'article 25 de la convention, compte tenu du fait qu'il était un bipède probablement muni d'un permis de conduire ; mais à la guerre comme à la guerre, il y a

des situations où il faut faire avec les moyens du bord. Il se serait bien transformé en escargot de Bourgogne si cela avait été possible, ces lascars qui jouissaient d'un privilège exceptionnel, mais en l'état actuel de la science, la chose semblait difficile. Alors à défaut de se métamorphoser en gastéropode, il allait ramper comme eux dans « le tunnel de dérivation ».

Mais attention ! À l'entrée dudit « canal », il y avait des prescriptions impératives écrites en caractères rouges. Kanislavski se pencha pour essayer de comprendre ce qui y était écrit. Sur un premier panneau de forme triangulaire, il put lire : « Arrêté municipal de la ville de Praguiev n° 21556. Selon le Code municipal de la voirie et en vertu de la liberté fondamentale d'aller et venir, les édiles de la cité ont décidé un plan de circulation s'organisant en fonction du gabarit du voyageur. Ces gabarits fixés par décret selon la taille, le poids et la masse volumétrique de l'usager, s'échelonnent de 1 à 5. Ainsi : Gabarit n° 1. Tous les animaux de très petite taille sont admis à circuler dans ce tunnel déversoir. La liste autorise ainsi à circuler librement sans carte de séjour ni visa, les animaux suivants : escargot, cloporte, fourmi, cafard d'appartement chauffé, et araignée circoncise. Tout autre animal ou insecte non répertorié dans cette liste sera immédiatement refoulé par les gardes-frontières postés à la sortie du tunnel, et seront reconduits en zone extraterritoriale. En cas de récidive, le voyageur verbalisé sera exécuté sans sommation. »

« Bon Dieu ! c'est quoi, ce truc ? s'écria Kanislavski. C'est complètement kafkaïen ! » La stupéfaction de notre voyageur n'en était qu'à ses débuts. En effet, il se rendit compte après cette première lecture qu'il n'y avait pas un tunnel, mais cinq, chacun d'eux étant surmonté d'un panneau de forme triangulaire comportant des prescriptions en caractère rouge : « Gabarit n° 2. Tous les animaux de taille moyennement petite sont admis à circuler dans ce tunnel déversoir. Attention ! Tout organisme vivant relevant du gabarit n° 1 et essayant de s'introduire dans le tunnel n° 2 sera verbalisé et sévèrement sanctionné. La liste fixée par décret autorise donc à circuler librement : cafard

d'appartement non chauffé et cafard de poubelle, souris grise sans moustache, rat de petite taille étant sevré, limace de jardin nourrie aux pesticides, mouche avec aile arrachée, puce à la retraite manquant d'annuités et ne pouvant plus sauter. »

« Mais c'est un vrai délire, ce truc ! surenchérit Kanislavski. Quel cerveau dément a pu inventer une réglementation pareille ? Soit je suis devenu fou, soit c'est le monde qui est fou. Je ne vois pas d'autre alternative... Enfin, continuons cette petite promenade zoologique, je suis impatient de m'instruire ! »

« Gabarit n° 3 : sardines sans huile, maquereaux à la bordelaise, rat allaité ayant eu sa première dent à deux ans, taupe visionnaire sans lunette, lapin de garenne sans ses rognons, cochon de lait découenné, vipère sans œil perfide, corbeau à bec court détestant le fromage, coq à la crête permanentée, poule avec dents, pintade défrisée, dindon nourri à la farce de crapaud, caniche au son coupé. »

« Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel bureaucratique ? C'est de la blague ou c'est du sérieux ? Faut que je me pince le nez pour m'empêcher de pisser de rire ! Où est le contrôle de légalité dans tout ça ? Il y a bien un conseil d'État dans ce fichu pays ? commença à s'énervier notre bonhomme. Bon, finissons-en, car moi, j'ai rendez-vous avec Hector, et je n'ai pas intérêt à arriver en retard. Quel serait le tunnel le plus adapté à ma taille, fichtre Dieu ? »

« Gabarit n° 4 : singe faisant de la politique, politicien ne faisant pas le singe, cheval de Troie, cheval au trot ne dépassant pas 5 km/h, licorne baveuse, rhinocéros sans corne, pingouin chevelu, cigogne avec cinq pattes, berger allemand lavé à la javel, chien méchant édenté et dégriffé, girafe à prix soldé, girafe au cou ne dépassant pas 10 cm, dinosaure ressuscité, rottweiler fossilisé, agneau marchant à pas de loup, putois sans voix et parfumé au Coco Chanel. »

« C'est une véritable arche de Noé des éclopés, cet inventaire loufoque ! Bon, gardons notre sang-froid, je n'ai pas encore trouvé le tunnel idoine. »

« Gabarit n° 5 : tous les bipèdes réformés condamnés à la casse et obligés de marcher à quatre pattes : ouvriers invalides après accident du travail, casseurs de cailloux de 1^{re} et 3^e catégories, ouvrier du bâtiment ayant chuté sans parachute, ministre révoqué et dépourvu de golden parachute, ancien président de la République déchu, manager de banque sans sa cravate, patron du CAC 40 privé de stock-option, directeur de Pôle Emploi aux abois, chiens écrasés par les journalistes, philosophes amputés de l'hémisphère droit, député amputé de l'hémisphère gauche, financier liquidé, agent de communication aux abonnés absents. »

« Ce monde est fou, complètement fou, je suis dans un asile d'aliénés ! Où est la sortie, pitié, où est la sortie ? Je n'ai plus du tout envie de rire ! J'ai un rendez-vous important, moi, je dois voir Hector près du pont Charlemagne en début d'après-midi dans le centre-ville... Rendez-moi ma liberté de circuler, rendez-moi ma liberté d'aller et venir, je vous en prie ! Je ne veux de mal à personne, je veux juste sortir de ce trou, je veux juste traverser ce putain de boulevard périphérique, merde ! C'est quand même incroyable de rester coincé devant des panneaux d'interdiction plus idiots les uns que les autres ! La vie, c'est quand même autre chose qu'un panneau "Stop" ou un panneau "Interdit de stationner", non ? » Cette fois, Kanislavski ne plaisantait plus du tout. Il était fou de rage, sa colère débordait comme la lave d'un volcan en éruption. Et puis il avait peur, c'était surtout ça. Il ne comprenait plus le monde où il était, il suffoquait d'angoisse. Il aurait voulu se dire qu'il rêvait, qu'il ne vivait qu'un affreux cauchemar, et qu'il allait se réveiller, oui, se réveiller, pour arrêter ces visions terrifiantes et les jeter dans les poubelles de l'oubli. Mais il avait beau se pincer et regarder tout autour de lui, il ne rêvait pas, il était bien dans la réalité. Les escargots poursuivaient tranquillement leur cortège en direction du tunnel numéro 1, tandis que des cloportes et des sauterelles

sortaient du tunnel numéro 2 et, au-dessus d'eux, sur l'autoroute, les poids lourds continuaient de rouler dans un vacarme infernal, en soulevant un nuage de poussière toxique. Alors sans réfléchir, il s'engouffra dans la galerie numéro 3, celle qui semblait la plus appropriée à sa taille. Vu l'étroitesse du diamètre, il fut évidemment obligé de ramper, mais ce n'était pas grave, l'essentiel était de retrouver la lumière, de voir la fin du tunnel.

Alors il se mit à ramper comme un forçat, avec la même détermination que Jean Valjean essayant d'échapper à l'inspecteur Javert dans les égouts de Paris. Si son expédition commençait dans les affres et la précipitation, peu à peu il finit par s'habituer à l'obscurité et à l'exiguïté du corridor. Il se calma. Bien sûr, il n'y avait rien d'agréable à ramper comme un mille-pattes et à se contorsionner à la manière d'un ver de terre. Ses coudes et ses genoux s'échauffaient à force de frotter sur le sol, il respirait avec difficulté à cause du manque d'oxygène, la poussière le faisait tousser, à l'évidence ce n'était pas la traversée du tunnel de la Manche en Eurostar. Mais tout voyage est utile pour l'intelligence de celui qui est curieux. Au bout d'un moment, il se sentit mentalement plus à l'aise, en tout cas moins oppressé, et il finit par trouver de l'agrément à sa mésaventure. Régulièrement, il croisait des musaraignes qui n'étaient pas effarouchées par sa présence. Elles étaient même plutôt rigolotes avec leurs museaux pointus et leurs petits yeux malicieux. Il sentait à leur regard qu'elles auraient bien aimé taper un brin de causette avec lui. Il y avait aussi des araignées poilues qui couraient de travers comme des crabes ; d'ordinaire, il les craignait, mais là, franchement, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Elles étaient si pressées, si fuyantes, elles semblaient aller faire leurs courses au Franprix du coin. Plusieurs fois, il se trouva nez à nez avec des taupes qui portaient des lunettes ; malgré cet ustensile, on remarquait que leur myopie les handicapait. À un moment, il fut bousculé et décoiffé par deux lièvres qui faisaient la course dans le noir. Mais vu l'allure où ils détalait, il comprit qu'ils étaient coursés par un vieux rat obèse qui traînait la patte. Ensuite, le tunnel fut secoué par le passage d'un troupeau de sangliers qui circulaient dans la galerie numéro 4. Tout vibra dans son tunnel numéro 3, on aurait dit un petit

tremblement de terre de magnitude 4 ou 5. Du coup, deux pingouins qui discutaient tranquillement se cassèrent la gueule et se mirent à vociférer contre ces incivilités dont ils semblaient avoir l'habitude. Comme deux anciens combattants, ils se relevèrent avec dignité, la mine maussade. Mais la conséquence la plus grave de cet évènement concernait la taupe qui avait cassé ses lunettes à cause du choc. À ce moment-là, il y eut un attroupement de bêtes et d'insectes qui vinrent exprimer leur empathie et leur solidarité. L'un d'entre eux sortit du lot : c'était un petit félin joliment tacheté, surnommé « Œil de lynx ». Il aida la taupe à sortir de sa mauvaise passe en éclairant sa trajectoire.

Cette vie souterraine était finalement plutôt amusante. Certes, c'était un vrai bazar, mais on ne s'y ennuyait pas. Il y avait toujours ça et là des rencontres insolites qu'on n'aurait jamais pu imaginer en surface. Cette autoroute, c'était finalement un mal pour un bien, car jamais à l'état naturel des bêtes et des insectes aussi différents n'auraient pu se rencontrer et cohabiter. Tout en rampant, Kanislavski continuait à réfléchir à ces phénomènes bizarres, quand tout à coup il tomba sur un genre de buvette. C'était incroyable ! Il se frotta les yeux plusieurs fois pour s'assurer qu'il n'avait pas une hallucination, mais non, c'était bien la réalité. Une buvette clandestine sous l'autoroute, qui l'eût cru ? S'il n'avait été allongé comme une couleuvre, il serait tombé à la renverse. Enfin, « buvette » était un bien grand mot vu l'étroitesse des lieux, mais quand même, il y avait là du monde qui se rinçait le gosier et qui se fendait la poire. Il reconnut très distinctement des cafards « type poubelle » qui, pour arrêter de broyer du noir, se saoulaient à la vodka. Ils bavassaient gaiement avec leurs voisins de « type appartement chauffé » qui se saoulaient, eux, au whisky. En fait de vodka et whisky, Kanislavski remarqua une petite fuite d'eau qui suintait à l'intérieur du tunnel et qui tombait au fond d'une boîte de conserve rouillée. Probablement que l'eau qui avait traversé l'air pollué, puis qui avait été mélangée aux pesticides de la terre et aux molécules toxiques du béton armé, produisait un goût particulier qui pouvait rappeler celui de l'alcool. Enfin, alcool frelaté ou authentique, peu importe, l'effet quant à lui était

radical. Des mille-pattes se roulaient par terre et trinquaient avec des cloportes qui n'étaient pas des éclopés de la bouteille ! On a peine à imaginer la quantité d'alcool que peut ingurgiter un diplopode muni de mille pattes portant chacune un verre... C'est évidemment effarant ! Quand on rajoute à cela que le diplopode a horreur de la solitude et préfère le regroupement familial, on évalue plus précisément la taille des alambics nécessaires à satisfaire leur soif. Et puis ces énergumènes ont des milliers d'amis, isopodes, crustacés divers et variés, qui se déplacent toujours en bande et qui ne refusent jamais le verre du patron. Tout ce monde nocturne, qui pullule et picole dans la clandestinité, n'a rien à envier aux cabarets de Chicago des années vingt. L'ambiance est si fiévreuse et si torride, qu'elle attire toutes les espèces animales munies d'un gosier et d'un bras valide et, tenez-vous bien, même les gastéropodes ! Eh oui, quelle ne fut pas la surprise de Kanislavski de découvrir que même les escargots roulaient sous la table... Eux, en apparence si sérieux, si besogneux, si introvertis, n'étaient pas les derniers à vider les tonneaux. Ils étaient même en première ligne pour se bidonner et pour se faire péter la panse, au point pour certains de faire exploser leur coquille. C'était absolument stupéfiant de voir ces gastéropodes en état d'ivresse. Passé un certain stade éthylique, beaucoup d'entre eux se livraient à des jeux idiots, tels que des duels de tentacules, qui pouvaient dégénérer en câlins pleins de tendresse où l'on voyait leurs antennes s'enlacer, se frotter, se caresser langoureusement, dans un style très proche du tango argentin.

Bref, ce tunnel déversoir n° 3 avait finalement plus l'allure d'un bouge ou d'une taverne avec ses scènes de bacchanales, que d'un tuyau industriel perforé à la base d'une autoroute. La vie était décidément surprenante et pleine d'ironie. Est-ce que les autorités officielles pouvaient supposer un instant que les animaux passaient leur temps à transgresser sous terre les lois et règlements qu'ils avaient édictés en surface ? Il ne faut jamais surestimer la surface des choses, et garder à l'esprit que l'ombre des souterrains peut devenir le sanctuaire de la vraie vie et de résistance.

Quoi qu'il en soit, Kanislavski ne regrettait pas d'avoir emprunté le chemin des cloportes. Allongé comme un ver de terre devant la fameuse buvette, il se faisait l'impression, face aux bêtes et aux insectes, d'être une sorte de Gulliver au pays des Lilliputiens. Lui qui d'ordinaire se sentait si petit dans le monde avait la sensation extraordinaire d'être devenu un géant dans ces catacombes. Plutôt que de rester un stupide humain, il se demandait s'il n'aurait pas avantage à devenir une grenouille, un crapaud, un lézard ou une fourmi. Car, étendu dans ces effluves d'alcool parmi cette faune truculente, il se mettait à rêver d'une autre vie, une vie meilleure, plus colorée, plus gaie, plus émoustillante. Il se considérait pour la première fois de son existence comme vivant, reconnu, invité à partager le meilleur de lui-même avec d'autres êtres qui sauraient l'apprécier. Franchement, s'il avait eu connaissance du breuvage qui permettait de modifier son stupide ADN de bipède, il l'aurait fait immédiatement, sans hésiter une seconde. Mais à siroter trop longtemps ce moment délicieux, le temps passait, et brusquement il fut réveillé par la sonnerie de sa montre qu'il avait laissée au fond de son baluchon. « Crotte, merde, saloperie, ferme ta gueule ! s'écria-t-il. J'allais oublier mon rendez-vous avec Hector dans le centre-ville. Vile existence que le destin m'a donnée ! s'énerva-t-il. Il faut que je parte sans tarder. Je ne peux pas me permettre d'arriver en retard. Quelle vie de chien ! Je n'ai pas le choix, il faut déguerpir tout de suite... »

Alors, résigné comme un bagnard qui traîne un boulet trop lourd, Kanislavski se bougea et rampa jusqu'à la sortie du tunnel. C'en était fini de son existence bucolique de bestiole au gabarit n° 3. Maintenant, il devait recommencer le métier de vivre.

Chapitre 2

Une fois sorti de sa galerie souterraine, Kanislavski se releva, s'essuya le visage qui était noirci par la fumée, et secoua sa veste qui était pleine de poussière. Il se félicita de ne croiser aucun gendarme contrôlant la circulation du tunnel, comme pouvaient le laisser craindre les arrêtés municipaux qu'il avait lus de l'autre côté de l'autoroute. Enfin, il avait pu réussir à traverser ce foutu boulevard périphérique ! Il savait que ce serait difficile en arrivant dans les faubourgs de Praguiev, mais jamais il n'avait imaginé qu'il devrait affronter un pareil monstre. Il avait au moins la fierté de l'avoir vaincu, tel saint Sébastien terrassant le dragon. Maintenant, il ne devait pas traîner. Il regarda l'heure : « Sapristi, il est déjà 14 h 05 ! J'espère qu'Hector aura la patience de m'attendre. » Sans tergiverser, il se mit à courir en direction du centre-ville. Sur sa droite, il aperçut un panneau « Pont Charlemagne ». Quatre à quatre, il gravit un escalier qui montait vers la haute ville. Il zigzagua pendant cinq minutes dans un labyrinthe de ruelles de style moyenâgeux, contournant beaucoup de belles maisons à colombages et de petites églises gothiques, quand il arriva enfin sur une place d'où l'on pouvait apercevoir le fameux pont Charlemagne. Il descendit à toute allure l'avenue Alfred-Müller, croisant à plusieurs reprises des tramways qui remontaient en contresens,

quand il arriva enfin sur les berges du fleuve Voltava. Là, il souffla quelques secondes et fit un rapide tour d'horizon. Il se trouvait bien au niveau du pont qu'on lui avait indiqué, un pont impressionnant par la haute tour gothique qui surmontait son entrée. Sur le carrefour où il se trouvait, il y avait toute une enfilade de cafés. C'était dans l'un d'eux qu'Hector l'attendait. De sa poche, il tira un papier froissé où il avait écrit le nom de ce café. Il lut : « Rendez-vous 14 heures chez Balthazar. C'est bon, je le vois ! se dit-il rassuré ». Il traversa une rue et entra.

À l'intérieur, il n'y avait pas beaucoup de monde. Au comptoir, deux clients très âgés affalés sur le zinc sirotaient une bouteille de blanc sec, un genre de schnaps. Ça ne pouvait pas être Hector. Il s'avança un peu plus loin dans la salle, et là, il aperçut un homme, la mine sombre et désabusée, qui était en train de lire. Il y avait une pile incroyable de bouquins et de journaux empilés sur sa table et sur la banquette à côté de lui. Avec ses petites lunettes rondes et son regard de myope, il ressemblait à Léon Trotski. C'était certainement notre homme. Stanislavski s'avança vers lui pour le saluer :

- Euh, bonjour, vous êtes monsieur... vous êtes Hector ?
- Lui-même ! Je suis Hector Troifoirien. Enchanté ! Et vous, vous êtes Stravinsky ?
- Euh, pas tout à fait, enfin presque... je suis Kanislavski.
- Ah, pardon, ma langue a fourché... C'est parce que je suis plongé dans une biographie de ce compositeur russe, ce cher Igor Fiodorovitch Stravinsky. Je l'adore, vous savez.

Il prononça « adore » en roulant le « r » à la manière des Slaves. Cela amusa notre voyageur qui l'avait trouvé, de prime abord, plutôt austère et froid.

Sacré printemps, n'est-ce pas ? reprit Hector Troifoirien en continuant à rouler les « r ».

- Ah, euh... oui, plutôt frisquet en effet...
- Bah alors, faut vous réchauffer, jeune homme... Garçon ! dit-il en s'adressant au serveur, apportez nous deux Oiseaux de feu ! Et presto ! Vous verrez, reprit-il en se

tournant vers son invité, c'est un alcool fort, bien sec, une gnole qui vous retape immédiatement un soldat de l'Armée rouge congelé dans les glaces de Stalingrad...

- Ah justement, je trinquais il y a cinq minutes dans une buvette sous l'autoroute, avec une bande de cloportes, d'escargots, de mille-pattes, vous ne connaissez pas ? demanda le voyageur de manière spontanée.

Cette question refroidit Hector Troifoirien. Il resta interloqué pendant quelques secondes et se rembrunit. Conscient du changement d'ambiance qu'il avait provoqué, Kanislavski tenta une diversion et changea de sujet :

Non, non, je blaguais... La fatigue du voyage, le froid glacial, la traversée compliquée du périphérique, tout ça m'a ralenti l'activité neuronale, désolé ! Cette autoroute à l'entrée de la ville, c'est quand même un sacré bordel, vous ne trouvez pas ?

- Je sais, c'est l'enfer ! Moi, je ne sors plus jamais de la ville, je reste reclus dans les limites des fortifications historiques de Praguiev, celles du XI^e siècle. Après, je considère que ça ne me regarde plus, ça ne me concerne plus, c'est la décadence des barbares ! Je laisse toute cette merde à ceux qui l'ont faite, lâcha Hector avec franchise. Bon, c'est pas tout ça, mais il faut boire maintenant, jeune homme. Je vous sers un verre, ça va vous requinquer.
- Ah, merci !
- Oh, c'est trois fois rien...
- Excellent, cet Oiseau de feu !
- Bon, maintenant parlons de nos affaires... C'est à la gare de Praguiev qu'on vous a donné mon contact, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui vous amène exactement ? Que puis-je faire pour vous ?

À cette question, Kanislavski fut embarrassé, il répondit avec une certaine gêne :

- Bah, euh... disons qu'on m'a dit que vous pourriez m'aider dans mon voyage... On m'a dit que vous pourriez m'expliquer le pays où je suis. Car le plus souvent, voyez-vous,

je me sens perdu, paumé, je ne comprends rien, je navigue à vue...

— Ah, je vois : c'est un problème linguistique, vous ne maîtrisez pas notre langue locale ?

— Non, non, pas du tout, ce n'est pas un problème de langue. Je parle parfaitement l'idiome du pays. Mais malgré ça, je me sens étranger. Partout où je vais, je me sens étranger et seul.

C'est ça, le problème. Et je finis par en conclure que je me suis trompé de pays en naissant...

— Ah ! ah ! je vois, je vois, répondit son interlocuteur en se tortillant la moustache.

— Je me dis aussi que je me suis trompé d'époque, ce siècle est trop bizarre... J'aurais dû naître au Moyen Âge ou à la Renaissance... Oui, c'est ça, à la Renaissance, j'aurais été plus heureux...

— Ah, je vois, je vois, je comprends mieux votre blues de voyageur. Vous savez, la naissance n'est jamais qu'une chute, une chute involontaire ! Il y a ceux qui ont la chance de tomber au bon endroit au bon moment, et ceux qui ne l'ont pas. C'est exactement comme au casino : tout est hasard, tout est bizarre.

— Alors pour celui qui n'a pas eu de chance, ou qui n'arrive pas à s'adapter au monde tel qu'il est, qu'est-ce qu'il doit faire ?

— Je ne sais pas ce qu'il doit faire. Et je suis plutôt mal placé pour vous conseiller. Oui, je suis d'accord : ce monde est fou, absurde, chaotique, complètement délirant. Moi aussi ça me chagrine, sachez-le ! Ce monde n'est pas humain, c'est une maison de fou, un asile d'aliénés, il donne envie de se suicider plusieurs fois par jour. Mais que faire ? Est-ce qu'il n'en a jamais été autrement ? Tenez, lisez ça, lui dit-il en lui tendant un livre.

— « Le soleil de Rome est couché. Notre jour est passé. Nuages, brumes et dangers viennent ; notre œuvre est terminée ». C'est quoi, c'est de qui ? demanda Kanislavski.

— C'est William Shakespeare dans Jules César. Un excellent texte pour raconter l'agonie du monde... Mais je ne veux pas vous désespérer, je ne veux pas vous transmettre mon

pessimisme. Rien ne serait plus idiot que d'aggraver votre désarroi. On n'a jamais le droit de désespérer le voyageur qui traverse le monde et qui a le courage d'essayer de le comprendre.

Au contraire, il faut l'aider, il faut tenter de l'éclairer, de lui montrer le chemin, il faut lui donner de bonnes cartes d'orientation avec de bonnes lampes de poche. Il existe de très bons guides touristiques sur le monde d'aujourd'hui, si on sait les lire attentivement. Oui, oui, je crois que je peux vous venir en aide, lui dit-il avec une expression malicieuse. J'ai pas mal de bouquins captivants, bien écrits, très bien documentés, avec plein de bonnes adresses, hé ! hé ! hé !

Mais emporté par son discours, Hector renversa son verre d'Oiseau de feu.

— Merde, qu'est-ce que je suis maladroit ! s'exclama-t-il sur un ton énervé. Attendez-moi là, je vais chercher une nouvelle bouteille.

Alors il se leva illico presto en direction du comptoir, mais en bousculant sa table, il fit s'effondrer une pile de livres et de vieux grimoires qui étaient entassés sur la banquette :

Ce n'est pas grave, dit-il, je les ramasserai tout à l'heure.

Du coup, Kanislavski se retrouva seul avec un paquet de bouquins qui étaient tombés sur ses genoux et qui jonchaient maintenant le sol au pied de sa chaise. Il y avait des encyclopédies, des traités en tout genre, des dictionnaires savants, une sélection de vieux journaux, et beaucoup de paperasse jaunie. Il s'agenouilla pour commencer à ramasser tout ce fatras, quand son œil fut attiré par un classeur qui semblait avoir un caractère plus personnel. Sur la page de garde, il reconnut en effet une écriture manuscrite, probablement celle d'Hector, où était écrit : « Notes et carnets – À conserver. » Au-dessus de ce titre, il y avait une sorte de blason qui ressemblait à un hippocampe. Intrigué, il lut la première page :

« La bourgeoisie a brisé sans pitié les relations patriarcales, idylliques qui unissaient l'homme féodal pour ne laisser d'autre

lien entre l'homme et l'homme que le froid intérêt, les dures exigences du "paiement comptant". Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité dans les eaux glacées du calcul égoïste. Elle a fait de la dignité personnelle une valeur d'échange et, à la place des nombreuses libertés si chèrement acquises, elle a substitué l'unique et impitoyable liberté du commerce. À la place des illusions religieuses, elle a mis en place une exploitation ouverte, éhontée, directe, aride.

Karl

Marx, *Manifeste du parti communiste* »

« Ah, ça alors ! de la littérature marxiste ici ! C'est vraiment étonnant... Hector Troifoirien serait-il un cryptocommuniste ? » se demanda Kanislavski avec une expression mystérieuse. Excité par sa découverte, il poursuivit son exploration des « Notes et carnets » :

« Le spectacle est le moment où la marchandise est parvenue à l'occupation totale de la vie sociale. Non seulement le rapport à la marchandise est visible, mais on ne voit plus que lui : le monde que l'on voit est son monde. La production économique moderne étend sa dictature extensivement et intensivement. Dans ce contexte de marchandisation totale, les êtres humains ne sont que des chiffres dans des graphiques que dressent des imbéciles.

Guy

Debord, *La Société du spectacle*. »

« Bon Dieu, quel spectacle cet Hector Troifoirien ! Un "Troifoirien" qui accumule un grand savoir... Mais où est-ce qu'il a déniché des textes aussi ésotériques ? Et pourquoi les a-t-il rassemblés dans ce carnet ? En tout cas, c'est du costaud ! Ça n'est pas de la romance pour midinette... Continuons la lecture, tout ça m'intrigue beaucoup » :

« Nous voulons un changement, un changement réel, un changement de structures. On ne peut plus supporter ce système, les paysans ne le supportent pas, les travailleurs ne le supportent

pas, les communautés ne le supportent pas, les peuples ne le supportent pas... Et la terre non plus ne le supporte pas, la sœur Mère terre comme disait saint François.

On est en train de châtier la terre, les peuples et les personnes de façon presque sauvage. Et derrière tant de douleur, tant de mort et de destruction, on sent l'odeur de ce que Basile de Césarée appelait "le fumier du diable" ; le désir sans retenue de l'argent qui commande. C'est cela "le fumier du diable". Le service du bien commun est relégué à l'arrière-plan. Quand le capital est érigé en idole et commande toutes les options des êtres humains, quand l'avidité pour l'argent oriente tout le système socio-économique, cela ruine la société, condamne l'homme, le transforme en esclave, détruit la fraternité entre les hommes, oppose les peuples les uns aux autres, et comme nous le voyons, met même en danger notre maison commune, la sœur et mère terre.

L'urgence du moment : la fraternité, l'entraide, l'engagement, la soif de justice.

Le

pape, *L'économie contre l'homme.* »

« Ça alors, je vais de surprise en surprise ! Marx, le pape, les valeurs chrétiennes, quel esprit encyclopédique, ce vieux rat de bibliothèque ! Mais pourquoi compile-t-il des textes aussi disparates, des auteurs qui viennent d'horizons aussi différents, aussi opposés ? À quoi lui sert cet éclectisme, qu'est-ce qu'il cherche exactement ? Ah, voilà la suite... »

« Il faut condamner le riche, sa folie et son crime ! L'homme avare et cupide, qui n'use de ses biens que pour satisfaire sa sensualité ; qui, au lieu de rendre grâce à un Dieu bienfaisant, l'irrite par de honteuses débauches ; qui, malgré l'incertitude d'une vie aussi courte, se prépare de longues jouissances ; qui loin de soulager les misérables, trafique de leurs misères ; qui prétend jouir seul de ce qui lui a été donné pour le partager avec les autres ; que ni le plaisir de soulager les malheureux, ni la

récompense promise aux œuvres de la miséricorde, ni les peines réservées à la dureté du riche impitoyable, ne peuvent rendre sensible aux infortunes d'autrui.

Que voyons-nous dans ce riche ? Des mains fermées à toute largesse, un cœur dur, insensible aux besoins et aux souffrances d'autrui. Voilà comme il a manifesté sa gratitude à son bienfaiteur. Il ne s'est pas rappelé que les autres hommes sont ses semblables, il n'a pas songé à faire part aux indigents de son superflu, il n'a tenu aucun compte de ces préceptes. Ne cessez pas de faire du bien au pauvre ; rompez votre pain avec celui qui a faim. Reconnaissez, ô, riche, celui dont vous tenez vos richesses. Ne croyez pas que les productions abondantes de vos champs soient destinées uniquement à satisfaire votre avidité. Ne regardez pas comme étant à vous ces biens entre vos mains dont on vous demandera un compte rigoureux. Vous doublez les portes et les serrures pour les enfermer tous, au lieu de vous demander : qu'en ferai-je ? La réponse était toute simple : je soulagerai la faim du pauvre, j'ouvrirai mes greniers, et je ferai retentir ces paroles pleines de grandeur et d'humanité : ô vous qui manquez de pain, accourez à moi, recevez chacun votre subsistance de la bonté de Dieu, prenez votre part des biens qui coulent d'une fontaine publique.

Saint Basile de Césarée, *Homélie contre l'avarice*.

»

Au moment où il achevait de lire ce texte, Hector revint avec une bouteille d'Oiseau de feu :

- Tenez, jeune homme assoiffé de curiosité, je vous sers un verre ? Je vois que vous êtes plongé dans des lectures passionnantes... Je peux vous demander ce qui a l'air de vous captiver autant ?
- Ah, bah, euh... répondit Kanislavski, confus d'avoir été pris en flagrant délit d'indiscrétion. Je suis tombé sur un recueil de textes très intéressants, c'est vrai. Je suis désolé...
- Aucune raison d'être désolé ! Tous ces livres sont ma seule richesse, ils ne m'appartiennent pas, ils sont à la

disposition de tous les esprits cultivés. Je les ai amassés pendant toute ma vie et j'en savoure un petit morceau chaque jour, comme on déguste un bon verre de vin. Tenez, buvez donc !

- Merci...
- Mais soyez gentil de me dire la lecture qui vous séduisait autant, dit-il en revenant à la charge avec un petit air malicieux. En tant que bibliothécaire public, si je puis dire, j'aime bien savoir à quoi s'intéressent mes lecteurs...
- C'est que... en fait, j'ai trouvé un classeur, un recueil de textes écrits par des auteurs très différents ; je les découvrais pour la première fois...
- Ah, je vois, mes *Notes et carnets* !
- Oui, c'est ça. Je peux vous demander, sans vouloir être indiscret, pourquoi vous avez choisi ces écrivains, et pourquoi vous les avez rassemblés dans ce recueil ?
- Ah, secret défense ! Je peux juste vous dire que c'est une sélection d'œuvres que j'ai mis des années à affiner. C'est ma bible personnelle, mes évangiles... Sans eux, je ne pourrais pas vivre. Ils m'éclairent sur la folie du monde mieux que ce néon qui brille au plafond, dit-il en désignant le lustre du bistrot. Ils sont mon phare, ma boussole, je ne m'en sépare jamais. Si vous les étudiez consciencieusement, ils pourraient peut-être répondre à votre question : « Est-ce que je me suis trompé de pays en naissant ? » Ha ! ha ! ha ! s'exclama-t-il avec des yeux brillants d'espièglerie.
- Merci pour ces renseignements, répondit Kanislavski comme un élève penaud.

Puis, après avoir avalé une gorgée d'Oiseau de feu, il s'adressa à lui sur un ton impatient :

Maintenant, j'ai des questions pratiques à vous poser, des questions pour organiser mon voyage. D'abord, je voulais visiter la maison d'un écrivain célèbre qui est né à Praguiev. J'ai oublié

son nom, mais je suis marqué par son œuvre depuis l'enfance...
Vous voyez qui je veux dire ?

- Kifka ! Jérémy Kifka...
- C'est ça, Jérémy Kifka ! dit-il en prononçant ce nom avec le soulagement de celui qui retrouve sa mémoire.
- Ne cherchez pas, vous perdriez votre temps... Sa maison natale a été transformée en McDo, lança-t-il avec beaucoup d'affliction et de colère.
- Kifka transformé en fast-food ? Merde alors, quel sacrilège ! Ce monde est vraiment dégueulasse à vomir, il ne respecte rien...
- Lisez mes *Notes et carnets*, lisez Basile de Césarée, c'est encore le meilleur remède contre ce genre de douleur...
- Et puis on m'a dit qu'il y avait un château à visiter, un château ou une maison somptueuse, vous pouvez m'indiquer où c'est ?
- Ah ça oui, c'est pas compliqué. Il faut prendre le pont Charlemagne, puis traverser le fleuve ; après, vous remontez la rue du Progrès jusqu'à une chapelle et c'est juste derrière.

À ces mots, une sonnerie se mit à retentir dans le baluchon de Kanislavski :

- Ah, désolé, c'est encore ma montre qui sonne au fond de mon sac. Il faut que je parte tout de suite. Merci pour tous vos renseignements !

Sans même prendre le temps d'exprimer sa reconnaissance envers son hôte selon les formes habituelles, Kanislavski sauta de sa chaise comme un cabri et s'enfuit en courant. On aurait dit qu'il avait été piqué par une mouche tsé-tsé :

- Au revoir monsieur Trofoireux... pardon ! Troifoerien ! criait-il en poussant la porte du café. Je vous donnerai de mes nouvelles dès que possible, je vous raconterai mon voyage...

— Mais attendez, mon garçon, vous oubliez ce livre, je voulais vous en faire cadeau ! C'est un recueil d'homélies de Basile de Césarée, « Homélie contre les riches » et « Homélie contre l'ivrognerie »... Bon, ce n'est pas grave, vous les prendrez la prochaine fois, dit-il en finissant la bouteille d'Oiseau de feu.

Puis, la gorge enflammée par l'alcool à 70 degrés, il lui cria :

Si vous êtes si pressé, prenez donc ma moto, elle marche du feu de Dieu ! Elle est garée là, sur le trottoir, juste en face du « Balthazar ». C'est une vieille Triumph Bonneville bicylindre, un café racer qui roule à plus de 160 km/h. C'est moi qui entretiens la mécanique ; j'ai réussi à lui faire cracher plus de 70 chevaux... L'autre soir, j'ai fait une pointe à 170 km/h sur le pont Charlemagne... Le pauvre vieux roi ! j'ai dû le réveiller au fond de son tombeau, ha ! ha ! ha ! J'entendais ses ossements craquer à l'intérieur de mon casque, hi ! hi ! hi ! c'était diabolique !

Mais déjà, Kanislavski ne l'entendait plus. Il marchait à grandes enjambées en direction du pont. Sa conversation avec Hector l'avait galvanisé, il était déterminé comme un croisé qui part délivrer Jérusalem. Il était content d'avoir obtenu l'adresse de son fameux château, château ou grande maison de maître, il ne le savait pas lui-même. L'essentiel pour lui était de s'y rendre, car il y avait dans cette demeure mystérieuse un secret qu'il voulait découvrir. Ça, il l'avait caché à Hector.

Chapitre 3

À la tombée du jour, Kanislavski était arrivé sur les hauteurs de Praguiev, un plateau calcaire d'où l'on pouvait voir s'étendre le fleuve Voltava enlaçant la vieille cité romane comme le bras d'une amoureuse. Avant cela, il avait gravi la rue du Progrès, une forte pente qui n'en finissait pas de monter, de monter, jusqu'à en perdre haleine. À la fin de cette ascension, il n'en pouvait plus, il était en nage, au bord de l'évanouissement. L'effort avait été si intense qu'à mi-chemin, il avait finalement regretté de ne pas avoir emprunté la moto d'Hector. Mais il se disait que le moteur de la Triumph aurait tellement chauffé qu'une soupape aurait fini par griller, ou pire, que la chambre de combustion aurait explosé. Non, il avait été plus sage d'employer les moyens rudimentaires de la marche et d'user ses chaussures ; après tout, il était encore jeune et en bonne santé. Mais il se souviendrait de cette randonnée ! Sur la carte pourtant, tout semblait simple, plat, sans relief, aucune indication particulière sur le pourcentage de la pente ne pouvait alerter le voyageur sur les difficultés à venir. Car au début, en effet, tout se passait bien, la pente était douce, le paysage verdoyant, et la vue sur le fleuve rafraîchissait le regard. Les oiseaux chantaient dans les arbres, les pommiers et les cerisiers regorgeaient de fruits qu'on avait envie de dévorer, à chaque endroit, tout n'était que gourmandise et plaisir, luxe, calme et volupté. Mais au détour d'une cabane, après un virage, tout avait subitement changé. La côte était devenue beaucoup plus raide, la chaussée plus étroite était pavée, des lacets escarpés n'arrêtaient pas de s'enchaîner avec des épingles à cheveux qui donnaient le tournis, les pâturages et les jardins d'agrément avaient laissé place à une forêt plus dense, plus sombre, d'où l'on percevait des sons bizarres, répétitifs, parfois inquiétants, qui obligeaient le marcheur à accélérer, à forcer la cadence jusqu'à courir, pour échapper à des impressions menaçantes, des esprits vengeurs, des âmes malfaisantes, des démons, des fantômes qui ne voulaient pas être dérangés, enfin bref, un milieu